



« Good night, sweet prince »

COMMUNICATION DE GEORGES SION
A LA SEANCE MENSUELLE DU 11 MAI 1985

Donc, c'était le 23 mai, il y a deux cent cinquante ans. À quelques pas d'ici, puisque le vieil hôtel de Ligne, rue de la Madeleine, avait été abandonné pour l'hôtel d'Epinoy, à côté de la cathédrale qu'on appelait encore Saint-Gudule. C'était rue du Bois Sauvage, qu'une percée ultérieure devait prolonger dans ce qu'on baptisera normalement la rue de Ligne.

Deux cent cinquante ans, est-ce un anniversaire ? Si l'on veut, mais après tout, les dates sont simplement des relais de la mémoire, des occasions toutes prêtes où l'on peut faire le point quant à la vie d'un être, d'une œuvre ou d'une action. Nous savons certes beaucoup de choses sur le prince de Ligne. Il est un personnage, presque une légende. Lui dont la vie a été une réussite à travers ou malgré tant d'échecs, il a si bien occupé son époque et les imaginations qu'on n'a jamais cessé de s'occuper de lui. Parfois sans bien le comprendre : en revenant à lui ces derniers temps, j'ai été frappé de voir combien, parmi les historiens français, on le connaît mal parce qu'on le situe mal, ou qu'on le situe dans un cadre pré-établi. Seul peut-être Paul Morand a bien deviné ce personnage avec qui ses affinités sont évidentes : cosmopolitisme, méandres périlleux à travers l'histoire de son temps, sens du fugitif transfiguré par l'écriture.

En Belgique, l'approche était paradoxalement plus libre, et donc plus facile. Ou du moins elle tentait d'atteindre Ligne sans le situer *d'abord* dans un contexte préalable qu'il n'aurait plus qu'à meubler. Louis Dumont-Wilden lui a consacré un livre et Gustave Charlier a préfacé les *Lettres à Eugénie sur les spectacles*, tandis que Félicien Leuridant a voué une bonne part de sa vie à l'étude et à l'édition des textes du prince. Plus près de nous, notre ami Carlo Bronne a souvent évoqué celui-ci,

publiant en outre, un livre superbe sur toute la famille de Ligne. Il faut dire enfin que le livre de Sophie Deroisin, *Le Prince de Ligne*, publié il y a une vingtaine d'années, est un chef-d'œuvre de sensibilité, que l'Académie a couronné.

Où chercher l'homme ? Dans une famille qui avait compté deux croisés, dix chevaliers de la Toison d'or, plusieurs Grands d'Espagne et un vice-roi de Sicile, on penserait qu'il porte d'office tout un passé sur les épaules. Heureusement, si les Ligne semblent marqués par la tradition, ils sont aussi marqués par l'individualisme. Aucun d'eux ne ressemble totalement à ceux qui l'ont précédé. Charles-Joseph ne ressemble donc pas à Claude-Lamoral, son père.

On a beaucoup parlé — lui le premier, d'ailleurs, — de la mésentente qui les séparait. On connaît les phrases célèbres : « Mon père ne m'aimait pas. Je ne sais pourquoi, car nous ne nous connaissions pas. Ce n'était pas la mode alors d'être bon père ni bon mari. » Et celle où ce terrible père écrit à son fils promu colonel : « Il était déjà assez malheureux, Monsieur, de vous avoir pour fils, sans avoir encore le malheur de vous avoir pour colonel. » Mais il entrait sans doute un peu d'attitude dans tout ceci. Le fils reconnaît que son père avait le sens de la grandeur, et que c'est à lui qu'on doit la beauté de Belœil et de son parc. Dans *Coup d'œil sur Belœil*, il note honnêtement : « C'est à mon père que la gloire de mon Belœil est due. (...) Tout ce qui est grand, ce qui est digne, noble, majestueux, lui appartient. Après les grandes idées, il n'y avait plus pour moi que d'en avoir d'intéressantes et agréables. »

Sa mère meurt lorsqu'il a cinq ans. Son père lui est aussi lointain que le Grand Turc. Il grandit donc parmi les précepteurs qui se succèdent sans lui apporter grand-chose, jusqu'à ce qu'arrive ce prêtre lui-même formé par les jésuites, M. de La Porte, qui sera pour lui un véritable mentor et à qui il sait qu'il doit tout ce qui fait qu'il vaut quelque chose. Il lui doit en tout cas une éducation humaniste et toute française.

Mais la vie est encore pour lui la plus grande école. C'est là qu'il sera un jeune seigneur exalté comme Chérubin, un époux qui oublie son mariage, un amoureux qui oublie ses amours, un prince qui a de la fortune et des bonnes fortunes, un maître attentif à ceux qui dépendent de lui, un gentilhomme que les Cours adorent ou suspectent, un stratège à qui on refusera les commandements,

un merveilleux vagabond de l'Europe heureuse, un émouvant témoin d'une Europe en allée, un moraliste qui ne moralise pas, une mémoire qui, au moment de s'éteindre, raconte le monde d'hier à ceux qui vont faire le monde de demain.

Et toujours, toujours, des conquêtes — je parle des conquêtes féminines. Il n'y est jamais cruel. Serait-ce qu'on ne lui résiste pas ? C'est lui, plutôt, qui ne résiste guère. Une ou deux passions plus profondes l'ont marqué, nous l'allons voir. Hors de celles-ci, il définit lui-même les choses en évoquant « une passionnette, ensuite beaucoup de passades ».

Qui a-t-il vraiment aimé d'amour ? Sûrement pas la jeune princesse de Lichtenstein, qui n'a pas quinze ans quand on les marie et qui lui donne sept enfants quand il veut bien penser à elle. Plus tard, ils vivront dans une routine paisible qu'il note joliment : « Ma femme est une excellente femme, pleine de délicatesse, de sensibilité, de noblesse. Elle n'est point du tout personnelle. Sa mauvaise humeur se passe vite en se distillant dans ses yeux mouillés de larmes pour une bagatelle. Elle n'a aucun inconvénient, car elle a un fort bon cœur... » Quand un homme dit de sa femme qu'elle n'a aucun inconvénient, ce n'est certainement pas la grande passion.

Donc sa femme compte peu dans son tableau du cœur. Alors, qui ? Sans doute un peu quelques femmes qui trouvent séduisant cet homme de trente, cinquante ou soixante ans. Sûrement beaucoup plus la tendre Angélique d'Hannetaire, fille d'un comédien lyonnais et comédienne à Bruxelles. Sans jeu de mots, elle ne lui jouera jamais la comédie. Elle l'aimera, il l'aimera. Pendant quelques années, elle fera de Baudour, à deux lieues de Belœil, un autre foyer de grâce et de bonheur.

Le prince a tiré beaucoup d'Angélique et des siens. D'abord, son goût du théâtre. Il adore jouer. Il sera un jour Hortensius, le pédant de la *Seconde Surprise de l'Amour* de Marivaux. Il incarne souvent, dit-on, les valets et les notaires et on assure qu'il y est détestable. Le grand Lekain lui-même est venu à Belœil lui donner des leçons. Mais chez les d'Hannetaire, on parle beaucoup de doctrine et de technique théâtrales. Le père d'Angélique avait dirigé la Monnaie, publié des *Observations sur l'art du comédien* que l'illustre Garrick, à Londres, avait hautement approuvées. La sœur d'Angélique, Eugénie, parlait elle aussi de ces problèmes. C'est à elle que Ligne adresse les *Lettres à Eugénie sur les spectacles*.

Angélique, si elle aime le théâtre et si elle y réussit, aime encore plus ce prince de trente ans qu'elle rend heureux et dont elle accueille les amis. En outre, elle est désintéressée. Ligne lui avait donné un tableau. Au cours d'une restauration, on constate que c'est une *Descente de croix* de Van Dijck. Angélique renvoie discrètement la toile à la galerie de Belœil. Vendue plus tard au Portugal, elle permettra au prince ruiné de survivre : « Il me nourrit, ce tableau, à présent que j'ai tout perdu... »

Mais il est temps d'en venir à Versailles et à un visage. De Bruxelles, tous les voyages lui semblaient faciles : « Je pouvais être dans vingt heures à Paris, à Londres et à Spa. » Ses postillons, il les appelle Brûle-pavé, Mors-aux-dents ou Ventre-à-terre. La livrée rose de ses gens sera familière dans toute l'Europe. Il arrive à Versailles pour la première fois en novembre 1759 : on l'a chargé d'apporter la nouvelle de la bataille de Maxen, où les Autrichiens ont battu les Prussiens. Il trouve une cour indifférente, vaguement étonnée, où Louis XV et M^{me} de Pompadour posent des questions hors de propos. La revanche, c'est-à-dire le bonheur, viendra plus tard.

Plus tard ? Quand la fille de Marie-Thérèse sera dauphine, puis reine de France. Oui, voici la vie étincelante des salons et des fêtes, voici les amitiés illustres, les escapades et les promenades, les plaisirs de Trianon et les pièges de la cour. « À Versailles où je n'étais que pour m'amuser, on avait aussi la bêtise de croire que j'avais des intentions politiques... » Français d'esprit, il ne veut pas être Français officiel. « Je me suis bien trouvé d'être Allemand en France, presque Français en Autriche, et Wallon à l'armée. »

Voici surtout cette jeune femme que tout semble servir et qui ne sait pas que tout la menace, cette jeune femme qu'il entoure et qu'il croit protéger (il a vingt ans de plus qu'elle) et dont il partagera, en chevalier servant, les plus belles années. Avec une grande réserve, avec aussi des allusions très parlantes, Charles-Joseph, que la cour de France appelle souvent Charlot par affection, avoue qu'il a vraiment aimé Marie-Antoinette. Mais c'est un amour impossible et secret qu'il n'oubliera jamais. Au début de la Révolution, il est en Russie et à Vienne. Il mesurera son éloignement, son impuissance. La guillotine coupera un cou qu'il a admiré si

souvent sans oser le caresser. Quand il y pense quinze ou vingt ans plus tard, la plume lui manque encore.

Bien sûr, il regrettera beaucoup d'amis perdus et l'émigration lui rendra quelques amis retrouvés : le comte d'Artois qu'il avait reçu à Belœil et qui n'est pas encore Charles X ; Narbonne à qui il passa toutes ses fluctuations politiques et ses amours avec M^{me} de Staël ; le chevalier de Boufflers qui avait joué *Le Mariage de Figaro* à Belœil, puis régné gentiment sur le Sénégal, vivant notamment dans l'île de Gorée où voisinent le centre d'embarquement des esclaves, qui serre la gorge, et des maisons dix-huitième qui ravissent le regard. Versailles à Versailles, Versailles à travers l'émigration : que de souvenirs pour des Mémoires !

Mais venons-en à Vienne, avant de revenir enfin à Belœil. Vienne joue un rôle capital dans la vie de Ligne. Il la découvre à seize ans, il s'y marie à vingt et il y passe ses vingt dernières années. Sa première découverte, c'est la Vienne heureuse de Marie-Thérèse. Pour nous, c'est et surtout cela deviendra la ville de la musique. Mais la musique ne paraît pas avoir été une passion de Ligne. Peut-être parce qu'il fallait se taire et qu'il aimait parler. Il n'a probablement pas perçu ce qu'était le jeune Mozart des années 1780, même s'il parle de lui, et lorsqu'il devient vraiment viennois en 1794, Mozart est mort depuis trois ans. Il cite seulement, au passage, Emmanuel Schikaneder, comédien, baladin, qui a souvent amusé Vienne et dont nous aimons nous rappeler qu'il a écrit le livret de *La Flûte enchantée* avant d'y créer le rôle de l'oiseleur Papageno.

Arrivé trop tard pour Mozart, il arrive trop tôt pour Schubert qui n'est encore qu'un gosse. Il le cite, mais dans le vague. Lorsque Haydn meurt en 1809, le désespoir du siège de Vienne par Napoléon ajoutant pour lui son poids à l'âge et à la maladie, on chante une messe de Requiem dans l'église des Écossais, qui est celle de Ligne. Le prince n'y assiste pas, sinon il l'aurait dit. Il a sans doute vu le public en sortir, un public raréfié par la guerre. Il est beau de rappeler en tout cas qu'on y chante pour Hadyn le *Requiem* de Mozart, qu'un garçon de douze ans, dans les chœurs, est Franz Schubert et que dans la maigre assistance se trouvent Beethoven et un certain Henri Beyle qui le racontera plus tard...

Quant à Beethoven, la maison où il abrite depuis 1809 son génie et ses soucis, ses sautes d'humeur et ses passions, est voisine du « bâton de perroquet » où Ligne

abrite sa discrétion de pauvre et sa célébrité. Ils n'ont pas pu ne pas se croiser souvent. On voudrait qu'ils se fussent parlé, même si le musicien, dans sa surdité croissante, fuit déjà la conversation. Ni l'un ni l'autre ne savait qu'ils auraient eu beaucoup à se dire. Sur les hommes ou sur le monde, et en tout cas sur la retraite, campagnarde que Beethoven trouvait à Heiligenstadt et Ligne au Kahlenberg, qu'il écrivait souvent Kaltenberg.

Oublions tout cela. Pour Ligne, Vienne, ce n'est pas la musique, c'est l'Empire, c'est la capitale. Sa capitale à lui ? On n'en jurerait pas ; sa capitale, oserait-on dire, est son imagination vagabonde et les routes qui quadrillent son Europe. Vienne, c'est du moins la résidence de ses suzerains. On ne peut rien comprendre au destin du Prince Rose si on ne comprend pas cette allégeance personnelle qui sera le souffle même de ses fidélités. Il a été partout chez lui en Europe, mais c'est à Vienne qu'est la vraie maison souveraine où il doit être. Ceci, pour lui, dépasse toutes les idées de profit et lui fait accepter pas mal de déconvenues, mais il ne changera jamais.

Pourtant, que de Viennes différentes il a vues ! Il y a débuté sous Marie-Thérèse. L'impératrice a connu les drames et les dangers, mais elle incarne le rayonnement souverain. Sans doute faut-il éviter de mythifier les êtres et les choses, mais Marie-Thérèse était promise à la légende. Elle incarne une Europe à nouveau pacifiée, elle symbolise un certain bonheur de vivre et un règne où le faste s'allie à la bonhomie. D'ailleurs, son souvenir flotte toujours, et pas seulement à Vienne. On le retrouve, même dans certains pays qui se sont pourtant faits plus tard contre les Habsbourg. J'ai vu des Tchèques de Prague trembler d'émotion devant le magnifique portrait de notre grand escalier. N'oublions pas non plus qu'en 1980, pour le deuxième centenaire de sa mort, des groupes de chants et de danses sont revenus à Vienne de tout l'ancien Empire...

Pour Ligne, Marie-Thérèse est peut-être aussi la mère qui lui a manqué. Elle l'accueille bien. Elle le gourmande quelquefois parce qu'il le mérite, mais elle lui pardonne tout et veille sur lui. Elle veille même sur son âme. Ainsi du jour où elle l'avait invité à communier avec elle le lendemain : la veille au soir, il cherche un confesseur pour un péché récent. Toujours le même, faut-il le dire... Il parle sans cesse de l'impératrice, de sa gentillesse, ou même de ses manies. « Du temps de Marie-Thérèse il n'y avait pas d'espionnage dans les maisons pour savoir si l'on dit

qu'un ministre est un sot. Il n'y en avait que dans les rues pour savoir si l'on allait chez les filles. » Il semble que les Viennois ne s'en soient guère privés pour autant. Quand Marie-Thérèse meurt en 1780, Ligne sera de ceux qui tiennent le cordon du poêle à ses funérailles.

Voici alors Joseph II, que sa mère associait du reste depuis quelques années à l'exercice du pouvoir. Le contraste est évident. Joseph II ne sait pas se rendre populaire. Il a beaucoup d'idées, des idées qui sont même souvent en avance sur son temps, mais il est doctrinaire, méfiant et compliqué. Le prince de Ligne l'aime bien, néanmoins. Il sait tout ce qu'il y a d'honnête en lui. Il sait aussi combien tout ce que veut le nouvel empereur se dérègle en chemin. Il emploie, pour le dire, des images parfois curieuses, comme ses paroles à un diplomate anglais : « Comme homme, il a le plus grand mérite et talent ; comme prince, il aura toujours des érections et ne se soulagera jamais. » Passons sur le ton gaillard : il ne diminue pas une profonde estime et une amitié rare.

Mais Joseph II meurt au début de la Révolution française après avoir connu d'abord la Révolution brabançonne, qui est conservatrice. Ligne est à Vienne, retour d'Orient. L'empereur lui dit : « Votre pays m'a tué. » Il lui conseille même de rentrer en Belgique, fût-ce pour veiller sur ses biens, mais le prince répond : « Mon honneur m'est plus précieux que mes terres. Votre Majesté est à la veille d'une guerre de plus. Les rebelles feront ce qu'ils voudront. » La fin de Joseph II, dans les tourments, est pleine de grandeur et atteint profondément celui qui l'avait accueilli à Belœil aux temps heureux.

Alors viendront le règne bref — deux ans — de Léopold II et l'avènement de François II. Viendront surtout le séisme de la Révolution française, la mort à Paris de ceux que Ligne aimait à Versailles, les guerres qui amèneront aux portes de Vienne ou dans la ville même les armées de la République et de l'Empire.

C'est dans les dernières années du siècle qu'il fait une rencontre étonnante. Son neveu, le comte Waldstein, à qui Beethoven dédiait des sonates, avait recueilli l'aventurier du siècle, Casanova, qui devenait une des épaves du grand naufrage. Il l'avait installé comme bibliothécaire dans son château de Dux, en Bohême. Ligne ne résiste pas. Il va voir Casanova. Deux témoins exceptionnels vont s'écrire, mais surtout ils vont partir ensemble à la recherche du temps perdu. Le prince loue la

dignité du vieil aventurier assagi par le destin et Casanova lui écrit : « Votre esprit est d'une espèce qui donne de l'élan à celui d'un autre », ce qui est en l'occurrence un très beau compliment.

Le siècle a changé. Les événements se précipitent. Deux mondes sont face à face, dont on ne sait trop s'ils veulent se détruire ou s'ils se mesurent. En tout cas, pour Ligne, le dialogue est impossible. Chaque fois qu'il risque de voir ou d'entendre ceux qui lui rappellent son bonheur français d'autrefois, sa plume s'arrête comme les mots s'arrêtent dans une gorge nouée.

Ceci dit, les *Mémoires* abondent en faits et en informations sur ces années d'orage : la foule viennoise regardant des collines la plaine de Wagram où l'on se bat, le mélange de la société nouvelle avec l'ancienne, les détours de la politique où chacun essaie de tirer parti des circonstances... Ô paradoxe : le prince de Ligne, qui aurait tant souhaité, dans le drame du monde, être acteur plutôt que spectateur, se répand en observations politiques ou stratégiques. Il ne manque ni de lucidité ni de bons sens.

Certes, il n'avait pas deviné qu'un monde courait à sa ruine faute de se réformer. Mais il a eu, par son expérience multiple, le sens d'une Europe à bâtir ou à rebâtir. Il aimait l'alliance franco-autrichienne qui avait amené le mariage du futur Louis XVI et de Marie-Antoinette. Il tremble, quarante ans plus tard, quand Napoléon épouse Marie-Louise, mais même s'il n'aime pas celui qu'il nomme encore souvent Bonaparté, il estime que ce nouveau mariage, à la fois parallèle et contradictoire, est une nouvelle chance de paix.

En revanche, son vieux loyalisme pour le Saint-Empire a souffert quand François II cesse d'en être le chef pour devenir seulement François I^{er} empereur d'Autriche. Il devine que la Prusse va grandir dangereusement pour l'Europe. Et puis, il est vexé : « L'empereur d'Allemagne se laisse faire empereur d'Autriche par le jongleur, empereur des Français. »

Plus tard encore, vers 1810, les années lui sont tristes. Belœil lui manque toujours autant et c'est une plaie qui ne se fermera jamais. Napoléon lui fait savoir qu'il l'accueillerait bien et pourrait lui rendre ce qu'il a perdu. Il résiste avec une dignité désespérée. Même si la présence de Marie-Louise, nièce de Marie-Antoinette, dédouane en quelque sorte l'empereur des Français, il sait que revoir

Paris, les Tuileries et quelques lieux sacrés de sa mémoire est au-dessus de ses forces.

Mais Ligne pensait aussi à une édition de ses textes. Sa plume d'oie avait couru sur des milliers de pages. Il avait accumulé les considérations sur vingt sujets, des souvenirs sur mille objets, les pièces qu'il avait écrites, les portraits qu'il avait croqués, les maximes qu'il avait ajustées : tout cela constituait le plus fabuleux fatras du monde et même si une édition complète pouvait devenir une réalité, il était certain que très peu de gens liraient vraiment ces *Mélanges militaires, littéraires et sentimentales* qui dépassaient les trente volumes et rassemblaient tous les disparates.

C'est alors que M^{me} de Staël entre en scène, ou en ligne, si l'on veut, mais elle est toujours en scène et jamais dans les coulisses. Elle a vécu les années d'heureuse proscription qui, lui interdisant la France, la ramènent à Coppet avant de lui donner l'idée d'inventorier l'Allemagne littéraire. La voici alors à Vienne, avec ses amours toujours impérieuses quoiqu'incertaines. Ce qui vaudra à Maurice O'Donnell de se libérer d'elle pour épouser la petite-fille du prince et la rendre très heureuse.

Corinne rencontre Ligne, mesure l'incroyable richesse de sa mémoire, ce qui n'est pas neuf, mais aussi son talent d'écrivain, ce qui l'est beaucoup plus. Que n'ont-ils pas en partage, d'ailleurs, dans cette longue remémoration de leurs deux passés ! D'instinct, ils en évitent les pièges : les premières sympathies de Germaine pour la Révolution, les jugements sévères de Charles-Joseph sur Necker, etc. En Allemagne, dans sa redoutable obstination, elle a laissé Goethe, Schiller et quelques autres dans un état qui touche à l'épuisement. À Vienne, le prince de Ligne, au contraire, se réjouit de rencontrer quelqu'un qui ne se contente pas de l'écouter, qui projette de le révéler à ceux qui ne le rencontrent pas. Elle fait un choix dans les pléthoriques *Mélanges*, taille, regroupe et met au point ces *Fragments de l'histoire de ma vie* par quoi le prince de Ligne passera plus aisément à la postérité.

C'est une bonne action qui lui vaudra toujours ma gratitude.

Avec une grande clairvoyance, Ligne a senti que le vent de l'Histoire tourne à Moscou en 1812. Il a noté : Napoléon, par quinze jours d'entêtement à Moscou, a

perdu l'année passée la moitié de l'Europe... » L'Autriche, même si elle a sacrifié une princesse à la paix avec la France, réussit à ne pas sombrer avec l'Aigle après les adieux de Fontainebleau. Elle s'est contentée de récupérer sa princesse, et même le fils du couple impérial. Nous n'en sommes pas encore à *L'Aiglon*, ni à Flambeau. Celui qui joue avec le tout petit garçon dans sa chambre de Schoenbrunn est simplement le prince de Ligne...

Bientôt, le Congrès de Vienne semble rendre à l'Autriche un rôle primordial. Cette fois, Ligne peut reparler avec Talleyrand et quelques autres. Il peut retrouver une Europe de langue française dans une ville qui le parlait moins qu'autrefois.

Un mot encore de cette Europe. Il est partout. On connaît sa phrase : « J'ai fait plus de quarante fois le chemin de Vienne à Paris, et de Paris à l'Armée. Deux cents fois sûrement de Bruxelles à Paris, deux fois la Pologne, la Moldavie, la Crimée, la Provence... » Il faut ajouter que pendant qu'il satisfait ainsi sa bougeotte, il rencontre tous les souverains, passe par tous les salons, cueille quelques aventures galantes ou monte quelques farces, comme ce jour où, arrivant à Liège, il répand la rumeur qu'il est un cardinal envoyé par le pape pour sermonner le prince-évêque sur ses maîtresses.

De tous ces voyages, le plus fascinant est sûrement celui qu'il accomplit en Crimée avec Catherine II et une cour navigante qui fait penser aux *Mille et une nuits*. Il connaît donc très bien deux impératrices qui règnent elles-mêmes et non avec un époux. Il note qu'elles ont trop d'ambition pour partager l'autorité. S'il avait pu connaître Golda Meïr, Indira Gandhi ou Margaret Thatcher, il n'aurait pas changé d'avis...

De Crimée, il écrit à la tsarine en signant « Votre fidèle serviteur russo-tartare, Ligne ». Mais il écrit surtout les lettres à la marquise de Coigny. Ce sont des lettres de bonheur, où passe, comme une brise sur une mer sereine, un frisson de préromantisme.

Il est temps néanmoins de ramener un peu Ligne parmi nous. Parmi ceux qui entouraient ses racines et sa terre de prédilection. Parmi les siens surtout. Nous l'avons dit, il a eu sept enfants. Son affection pour eux est certaine, mais il a porté à son fils aîné, Charles, une véritable passion. Il avait voulu le former. Ce qui, pour lui et quoi qu'on pense, ne mettait pas au premier rang la vie des cours et des

salons. Il voulait qu'il fût brave. Il donnait la main à l'adolescent quand ils partirent ensemble au combat pour la première fois.

Plus tard, Charles est en Argonne avec l'armée des Princes. Un boulet le tue. « C'est le 25 septembre 1792, un vendredi, que J'appris la nouvelle qui m'eût fait désirer la fin de mon existence... »

Il apprendra aussi à Vienne la mort de son second fils, Louis. Caprices de l'Histoire : Louis avait commandé autrefois un régiment français où il avait fait d'un brave soldat un adjudant. Devenu général, l'ancien adjudant voit arriver des prisonniers de l'armée autrichienne, parmi lesquels Louis de Ligne. Il reconnaît celui-ci, lui sauve la vie en signe de gratitude. C'était le futur maréchal Ney.

D'autre part, les dragons de Ligne recueillent un jour en Ardenne un émigré à bout de forces et le prennent dans leurs fourgons. Ils sauvent ainsi Chateaubriand comme, vingt ans plus tôt, Ligne lui-même avait jeté Beaumarchais dans son carrosse jusqu'à Ostende pour lui éviter des ennuis à Paris. Le prince croise inlassablement la littérature. On connaît ses témoignages sur Voltaire après une semaine à Ferney, ou sur Rousseau après une visite rue Plâtrière, ou sur tant d'autres. J'aime dire ici que je connais peu de pages aussi nobles, aussi discrètement belles, que la lettre à Jean-Jacques menacé, pour lui offrir un asile sûr à Fayolle, qui est terre d'Empire.

Vraiment, on n'en finit jamais avec lui. Il faut cependant en finir. Mais comment ? Sur des images de Belœil, où une biche nage derrière sa barque dans le grand bassin, ou sur l'image du Kahlenberg où l'âne, la chèvre et le mouton grimpent affectueusement sur son lit ? Sur ses amours, dont le premier fut une jeune Flamande de quinze ans, ou sur les visites du tsar ou du roi de Prusse pendant le congrès de Vienne ? Sur la voiture qu'il envoie de Bruxelles au prince de Conti, chargée de toutes les bonnes choses du pays (couques d'Assche, matofé du Hainaut, etc.), ou sur ses repas de Vienne, où la faveur de le saluer remplace les grands menus de jadis ? Sur ce dîner offert à l'hôtel de Ligne à Bruxelles, où sa famille et lui-même servent à table deux cents de ses soldats qui avaient fait la guerre de Sept ans, ou sur sa rencontre pragoise avec les grenadiers qu'il avait commandés et qui lui disent tous « quelque chose de tendre et de sensible » ?

Citons-le encore : « La vie est un rondeau. Elle finit à peu près comme elle a commencé, les deux enfances en sont la preuve... » Il peut l'écrire, lui qui prouve à chaque page que loin d'être à sa seconde enfance, il est au sommet de lui-même. Sa mémoire utilise tout. Il lui arrive, par un rapprochement soudain, de devancer Chateaubriand et sa grive du parc de Montboissier, qui lui-même devançait Proust et sa madeleine : Voici Ligne à Toeplitz : « La cloche du dîner du château ici a le même son que celle du château de Belœil... »

Un peu Prospero, un peu Ariel, un peu Orsino, un peu Hamlet dont le repos est une vie qui ne finit plus : c'est cela, Charles-Joseph de Ligne. Disons-lui donc comme Horatio : « Bonne nuit, doux prince, et que les anges escortent ton repos ! »

Copyright © 1985 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Pour citer cette communication :

Georges Sion, « *Good night, sweet prince* » [en ligne], Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 1985. Disponible sur : < www.arllfb.be >